

# M. Capré

Autor(en): **Tavernier, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **5 (1902)**

Heft 231

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-251666>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'année suivante, comme on n'entendait parler que d'incendies de villes et villages, de meurtres, de vols, de pillages et d'autres crimes, les autorités des Franches-Montagnes, craignant l'invasion de leurs pays, renforcèrent les gardes établies à St-Brais ; elles firent construire des murs, des palissades et des redoutes pour protéger la route. Bientôt arriva un ordre de conduire la graine à Delémont. Cette mesure désola les pauvres gens déjà si surchargés par l'arrivée d'une foule d'émigrants fuyant devant les armées.

En 1636, on apprit tout à coup, à la Montagne, que les armées ennemies, Français, Suédois, Impériaux, avaient envahi tout à tour l'Ajoie et Porrentruy. Les villages de cet infortuné pays brûlaient, la contrée était livrée au pillage et à toutes les horreurs d'une épouvantable guerre. A la Montagne accouraient une foule de gens, avec leurs bestiaux, leurs meubles, le butin qu'ils avaient pu soustraire à l'ennemi. Ces malheureux, fous d'épouvante, se cachaient dans les bois et les cavernes, ou périssaient sur les routes.

Les réfugiés avaient apporté la triste nouvelle que les Suédois étaient entrés à Epauvillers et dans les environs, qu'ils avaient tout pillé, ravagé, ruiné. Ils avaient mis le feu aux maisons, n'épargnant pas même les églises. Toutes ces atrocités avaient été commises par les sauvages écossais commandés par des officiers calvinistes enragés, Forbes et Hébron. Toutes les fermes du Clos du Doubs avaient été saccagées et brûlées. Indignés de ces barbaries, les hommes de la prévôté de St-Ursanne, dans la nuit du 13 au 14 octobre 1635, accoururent à St-Ursanne prêter main forte aux habitants de la ville, pour se faire justice des abominables déprédations et des outrages de cette vile soldatesque, en l'égorgeant sans pitié.

Vers la fin 1636, le duc de Saxe-Weimar arrivait à Goumois avec son principal corps d'armée composé de protestants allemands et suédois et d'auxiliaires français. Après avoir pillé le village, l'ennemi alla ravager les Montagnes du Doubs. Les gens de Goumois et des localités voisines se réfugièrent dans les châteaux de Réaumont et de Chatel-neuf ou dans les cavernes du Lançot et de Maurepos. Quand le pays fut délivré de cette terrible invasion suédoise, les gens de la baronnie de Franquemont, comme des autres villages du Doubs, sortirent de leurs cavernes ou des châteaux et rentrèrent dans leurs villages incendiés. Les Suédois avaient mis le feu au château de

Franquemont. Les défenseurs de cette forteresse purent assez tôt éteindre l'incendie, mais les toits furent entièrement brûlés. Les Suédois gardèrent le pont de Goumois pour empêcher les Impériaux de passer en Franche Comté.

A la Montagne les Magistrats redoublèrent de vigilance, ils firent construire des retranchements tout le long des passages à Soubey, à la Lave de Saint Brais, à Saulcy, et ils y placèrent des gardes. Quelques compagnies de soldats des cantons suisses arrivèrent à la Montagne pour la protéger, mais elles n'y firent pas un long séjour.

Aux anxiétés d'une invasion vint se joindre la peste qui commença ses ravages à Saint Brais et se répandit bien vite par toute la Montagne. Aux Bois elle fit beaucoup de victimes. On dut établir un cimetière particulier pour les pestiférés, au lieu dit « Les Boechets ». Ce cimetière s'appelle encore de nos jours « le Cimetière des Saignettes ». Le premier curé des Bois, Thiébaud Ory, mourut victime de son dévouement en soignant les malades atteints de la contagion. Il n'avait que 31 ans (1636). Il fut enterré au cimetière des pestiférés. La mortalité fut si grande, qu'en certains endroits, on ne trouvait plus personne pour enterrer les morts, le découragement était universel. A Saulcy, entre autres, une tradition, qui se continue, veut que les habitants ayant presque tous péri, une courageuse femme traitait avec des crocs les cadavres des pestiférés dans un creux qu'on appelle encore de nos jours, « le Clos des creux ».

(A suivre.)

## M. Capré

Nous n'avions plus d'astrologues, dont le monde fut jadis si abondamment pourvu ; et il nous fallait, pour la prévision du temps, nous en tenir aux pronostics basés sur le système de Mathieu de la Drôme, un proscriit du 2 décembre. La météorologie lui profita infiniment plus que la politique. *Sa voix d'un solitaire*, publiée vers 1848, résonna dans la solitude, mais son almanach eut un succès immense, qui dure encore depuis trente-sept années que le pronostiqueur s'est endormi. Nos avons toujours besoin, comme M. Jourdain, de savoir « quand il y a de la lune et quand il n'y en a point. » Heureusement les divers almanachs vulgarisent

mots bouillonnaient dans son esprit ; il lui devenait impossible de les traduire, de les définir.

— A toi?... reprenait-elle.

— Oui, amie, à moi ! Mon mari a donné une somme d'argent à Abdallah ; ne t'en a-t-il donc rien dit, que tu es toute bouleversée ? C'est Renée qui sera leur seconde mère, c'est Renée qui fera grandir dans leur cœur l'amour pur. l'amour vrai qui soutient dans toutes les épreuves, l'amour filial ! Sois tranquille, pauvre bien-aimée, si je te les prends, c'est pour les rendre heureux, je te le promets.

Les nerfs détendus de Yamina amenèrent une explosion de larmes qui la soulagèrent ; les yeux fixés dans ceux de Renée, elle écoutait, soumise, attendrie, tout ce que l'affection profonde savait trouver de tendre et de consolant.

— Béni soit ton Dieu qui a pitié des pauvres mères ! murmura la Kabyle ; bénie soit ta patrie, oh ! oui, bénie soit la France, qui donne le jour aux dévouements sublimes ! Conte-lui nos malheurs à la France, Renée ; demande-lui si

les tableaux dressés par le Bureau des longitudes.

C'est aussi dans l'annuaire dudit Bureau que le nouvel astrologue puise quantité de renseignements afin de les transformer en pronostics. A la fin d'avril, M. Jules Capré qui est suisse et habite l'historique château de Chillon, près de Montreux, sur le bord du lac de Genève, notifiait le résultat de ses observations et de ses calculs. Il annonçait un mois de mai « grincheux » Voilà une prévision qui s'est accomplie au point d'avoir été dépassée. L'observateur du château de Chillon avait assez souvent réussi à deviner l'avenir météorologique ; bien entendu l'avenir prochain. Cette fois, il a obtenu un vrai triomphe, car le mois de mai a été grincheux abominablement.

M. Max de Nansouty a voulu aller faire connaissance avec l'heureux pronostiqueur et, dans le *Petit Temps*, il a décrit le personnage et raconté l'entrevue.

M. Capré ne pose pas le moins du monde, pas même pour la simplicité. Il dévoile, sans se faire prier, des secrets qui n'ont aucun aspect mystérieux. Il se sert de cartes et de bulletins météorologiques ; il suit la *connaissance des temps* d'après l'Annuaire du Bureau des longitudes ; mais en comparant la situation exacte de la lune et du soleil lors des phénomènes enregistrés, il corrige les observations anciennes et s'en fait une méthode, qu'il expérimente aussi.

M. Capré tient compte principalement de l'attraction de la lune sur l'atmosphère terrestre et note avec grand soin les coïncidences. Il combine celles-ci avec la marche des dépressions barométriques qui, selon lui, engendrent les vents et paraissent être un des grands facteurs de la formation des nuages. Ces dénivelllements atmosphériques, « ces sortes d'entonnoirs creusés, du haut en bas, dans l'atmosphère, ces *virets* qui se forment dans les couches supérieures sont incontestablement soumis à une loi d'origine qu'il s'agit de trouver ».

A en juger d'après les déclarations du météorologiste et le résumé fait par son visiteur, nous ne serions pas si éloignés que l'on pensait de l'astrologie traditionnelle. Au XIII<sup>e</sup> siècle, par exemple, Gautier de Metz, écrivant *l'Image du monde*, consacrait un chapitre à « la vertu du ciel et des étoiles. » Remplaçons vertu par gravitation ; et nous adaptons la vieille méthode à nos théories modernes. Le mot « vertu » est vague, soit ; mais le mot « gravitation » n'est pas clair du tout.

Puisque M. Capré a vu d'avance un mois de mai grincheux, qui fut, en effet, détestable et puisqu'il annonce un mois de juin sec et chaud,

la femme, après avoir été un joyau pendant une heure, un jour, doit toujours être condamnée par des lois barbares à devenir une machine qui se meut aux caprices d'un être vil. Que Renée emploie ses jours et toutes les facultés intelligentes dont l'a douée son Dieu, à persuader à ses amies, ses jeunes compatriotes, qu'elles ne sauront jamais le prix du bonheur dont elles jouissent ; il n'y a que l'esclave qui puisse comprendre la valeur de la liberté sainte.

Yamina soupira ; puis, comme mue par un ressort énergétique qui développait sa volonté, elle dit :

— Yamina n'a plus le droit de se plaindre ; Yamina sera vaillante, parce que ses enfants seront préservés du mallieur par la main de l'amie bien-aimée.

(La suite prochainement.)

— Qui a acheté ?...  
— Abdallah a fait, lui fut-il répondu.

Et, courbée, l'esclave présenta le plat traditionnel.

Repu, Abdallah sortit.

Quelques instants après, Renée, radieuse, arrivait chez Yamina ; elle n'avait pu attendre plus longtemps pour apporter la consolante, la réalisation des espérances de la musulmane.

— Où sont Alim et Aïcha ? demanda la Française, souriante et heureuse.

Devant la douleur poignante, la fixité sauvage qui se reflétaient dans les yeux de Yamina, Renée s'arrêta interdite quelques secondes après quoi elle reprit tendrement :

— Amie, ils sont à moi... ils sont à moi... Me comprends-tu ?

— A toi ?... A toi ?...

Hébéte par toutes les phases où son pauvre cerveau passait sans transition depuis quelques heures, non, elle ne comprenait pas ; elle avait peur d'une désillusion ; elle tremblait ; les

nous allons suer probablement. Toutefois, il reste encore au sein de la météorologie la plus heureuse tout un monde d'incertitudes. Ainsi, M. Capré n'avait remarqué aucun indice qui pût faire présager un bouleversement tel que l'épouvantable éruption de la Martinique.

EUGÈNE TAVERNIER.

## Le sixième sens des aveugles

Le *Petit Journal*, à propos d'études faites par le docteur Javal, sur les aveugles, prouve que c'est le toucher qui est pour l'aveugle, le plus précieux des sens, et qu'il est possible d'en augmenter par l'exercice non pas la sensibilité, mais l'utilité. Un voyant qui porte le doigt sur l'écriture Braille (consistant en des points en saillie) est incapable de sentir la disposition des points, qu'un aveugle reconnaît sans hésitation. Ce n'est pas que le doigt du voyant soit moins sensible ; c'est parce qu'il ne sait pas tâter...

Arrivons à quelque chose de plus spécial et, avouons-le, de plus énigmatique. Je fus frappé, jadis, à la lecture du remarquable ouvrage de Maxime Du Camp sur *Paris, sa vie ses organes*, de cette intéressante particularité exposée dans une description de l'institut des jeunes aveugles, d'enfants marchant, courant, jouant aux quatre coins et au chat perché dans la cour de récréation sans jamais se heurter aux arbres. Des faits analogues avaient déjà été signalés par Diderot dans sa *Lettre sur les aveugles*. M. Javal a donné, sur ce phénomène, de bien curieux renseignements. Tous les instituteurs d'aveugles, dit-il, savent que, parmi leurs élèves, il en est de complètement aveugles qui ont, plus ou moins développé, ce qu'ils appellent *le sens des obstacles*. C'est réellement un « sixième sens » surajouté aux cinq autres que nous possédons.

Cette faculté existe chez eux dans une localité où ils se trouvent pour la première fois. Non seulement ils évitent les obstacles auxquels ils pourraient se heurter, mais, marchant dans un couloir, ils n'hésitent pas à reconnaître si une porte qui se trouve sur leur passage est ouverte ou fermée. Chez quelques uns, ce sens est assez développé pour leur permettre de compter les fenêtres d'une maison dont ils longent la façade.

M. G., professeur d'histoire à l'institution nationale de Paris, qui a perdu la vue vers l'âge de trois ans, jouit sans contestation possible du sens des obstacles, grâce auquel, par exemple, longeant une avenue, il est sûr de ne se heurter ni aux arbres, ni aux candélabres en fonte. Il évite, même, à la campagne, les gros tas de cailloux formés sur les bords des routes. Il sent à plus de deux mètres la présence d'un mur. Devant M. Javal, il a reconnu, au milieu d'une salle, la présence d'un meuble de grande dimension qu'il a deviné être un billard.

Le plus souvent, les aveugles assurent que le siège de cette sorte de seconde vue — ténébreuse — est principalement sur le front. Jamais ils ne disent l'éprouver dans les mains. Il en est qui attribuent la sensation d'obstacle à la pression de l'air. Cette explication semble fautive à M. Javal, les sujets qu'il a consultés à cet égard affirmant que la perception est plus nette quand ils s'approchent lentement de l'objet dont la sensation frontale leur révèle la présence.

Cette curieuse sensibilité frontale, chez les aveugles, suggère un rapprochement entre eux et ces *liseurs de pensée* (ou prétendus tels) qui, les yeux bandés, vont à la recherche d'un objet caché. La seule condition de réussite, c'est qu'ils soient en contact direct avec une personne connaissant le lieu de la cachette. Or, dernièrement,

à la Société d'hypnologie, un de ses membres, revenant sur cette expérience qu'on s'accorde d'ailleurs à considérer comme un phénomène de sensibilité tactile, constatait que l'habitude du prétendu liseur de pensée est de maintenir à sa tempe la main de son conducteur. Les tempes, la région fronton-temporale, sont la partie du corps humain où la sensibilité tactile est, paraît-il la plus affinée ; et les plus légères variations de pression d'une main, involontairement et inconsciemment conductrice, suffiraient à orienter le chercheur vers le but désiré.

## Une bonne Farce

Le train de Paris-Bordeaux venait de quitter Paris ; dans un compartiment de deuxième classe se trouvait, enfoncé dans un coin, un gros monsieur porteur d'une sacoche rebondie ; un jeune homme bien mis, aux manières distinguées, était placé en face ; le reste du compartiment était occupé par M. et Mme Filandreau, bonnetiers retirés et leurs fils, un gamin de onze ans ; par Mlle de Saint-Geni, vieille fille, tenant un gros panier sur ses genoux ; un voyageur de commerce à la face épanouie ; un fonctionnaire à l'air grincheux.

Dès que le train fut en marche, le gros monsieur se blottit dans son coin et s'endormit ; bientôt il ronfla bruyamment.

La vieille demoiselle ouvrit son panier et en sortit un petit chien, un terrier écossais, qui se mit à aboyer de contentement.

Les voyageurs firent la grimace.

— Les chiens n'entrent pas ici, grommela le fonctionnaire ; en voilà un sans-gêne !

— Bijou, sois sage, dit la vieille fille, s'adressant au toutou ; autrement, les messieurs sont méchants, ils t'expulseraient.

— Oh ! le joli chien ! s'écria le jeune homme bien mis ; c'est un amour.

La vieille fille adressa au jeune homme un regard rempli de reconnaissance.

— N'est-ce pas qu'il est joli ? dit-elle. Il ne gênera personne, je le tiendrai sur mes genoux.

— Je suis bien sûr que ces messieurs ne protesteront pas, reprit le jeune homme ; quant à moi, il ne me gêne pas, au contraire ; j'adore les chiens.

— Moi aussi, dit le voyageur, au chenil.

— Le compartiment réservé aux chiens est si mal aménagé, reprit la vieille fille, que Bijou y trouverait la mort.

— Et nous nous le reprocherions éternellement, dit le jeune homme bien mis.

La vieille fille adressa de nouveau un regard rempli de reconnaissance au jeune homme.

— Ce pauvre Bijou ! c'est que je suis sa mère, monsieur.

La porte s'ouvrit :

— Vos billets, messieurs, cria un employé.

Le gros homme, réveillé en sursaut, sortit son billet en grognant.

— Voilà que ça commence, murmura-t-il.

Chacun remit son billet à l'employé qui le perça d'un trou ; c'était le troisième.

Le fonctionnaire en retirant son ticket de son porte-monnaie laissa tomber une pièce de vingt sous qui roula sur le tapis.

Il interrogea du regard le plancher.

Tous les voyageurs se penchèrent pour l'aider dans ses recherches.

M. Filandreau désigna un point blanc sous la banquette.

— Je crois, monsieur, que voilà ce que vous cherchez.

Le fonctionnaire porta sa main sur l'objet : il la retira avec dégoût.

— C'est un crachat ! s'écria-t-il ; quand on ne voit pas clair, on se tait.

— Pourquoi te mêles-tu de ce qui ne te regarde pas ? observa aigrement Mme Filandreau à son mari.

— Mais, ma bonne c'était pour rendre service.

— Il est joli le service ! exclama le fonctionnaire.

— Pourquoi que t'as trompé le monsieur, dis papa ? demanda le jeune Filandreau.

— Est-ce que l'on pose des questions à son père ? dit sévèrement Mme Filandreau.

L'enfant, qui ne tenait pas en place, posa ses pieds sur les genoux du jeune homme bien mis.

— Gaëtan, dit Mme Filandreau, veux-tu ôter tes pieds, tu vas salir monsieur.

Le jeune homme sourit.

— Laissez-le donc, madame, il ne me gêne pas au contraire : j'adore les enfants.

— Vous êtes trop aimable, monsieur, répondit Mme Filandreau.

A voix basse, elle dit à son mari :

— Il est très bien ce jeune homme.

— Cet enfant a l'air très intelligent, reprit le jeune homme.

— Oh ! monsieur, dit la mère, il l'est même trop ; il a des réflexions au-dessus de son âge.

— Comment t'appelles-tu mon ami ? demanda le jeune homme.

Pour toute réponse, Gaëtan mit trois doigts dans son nez.

M. Filandreau prit la parole.

— Réponds donc au monsieur ; on ne met pas ses doigts dans son nez, ce n'est pas poli.

— Laissez-le, il ne fait pas contrarier les enfants ; il est charmant.

M. Filandreau, flatté.

— Il a onze ans, monsieur ; ce sera bientôt un homme.

— Il le sera toujours assez tôt, ajouta philosophiquement le jeune homme bien mis.

— Ce que vous dites là, monsieur, est très profond, dit le fonctionnaire qui s'amadouait ; moi aussi, j'ai un fils, il est d'une intelligence rare pour son âge.

A ce moment, les ronflements du gros monsieur couvrirent le bruit de la conversation. On eut dit le roulement lointain du tonnerre.

— Il dort bien ce monsieur, dit Mme Filandreau.

— C'est mon oncle, dit le jeune homme bien mis ; en wagon, il dort toujours ; mais j'y pense, j'ai envie de lui faire une bonne farce.

— Une farce ! s'écria le voyageur de commerce, j'en suis !

— Je vais, reprit le jeune homme, lui retirer sa sacoche sans qu'il s'en aperçoive et je changerai de compartiment.

Quand il se réveillera, vous jouirez de sa surprise.

— Bravo ! bravo ! s'écria le commis-voyageur, c'est une idée !

— Vous le laisserez chercher un instant, dit le jeune homme, ensuite vous lui direz que c'est moi qui lui ai fait une niche ; il sera le premier à en rire.

— C'est entendu, dit M. Filandreau.

— Le pauvre monsieur, objecta Mme Filandreau, il va être bien ennuyé.

— Puisque c'est une farce, dit M. Filandreau.

— Pourvu qu'il ne se réveille pas, ajouta la vieille fille.

Le jeune homme bien mis sortit une paire de ciseaux de sa poche, coupa délicatement les courroies de la sacoche dont il s'empara.

Le gros monsieur ne s'était aperçu de rien et ronflait toujours.

Le train s'arrêta.

— Je vais passer dans le compartiment d'à